

# Mes Paysages

## Par Emmanuel Daydé

Peut-on parler d'une série à propos de *Mes Paysages* ? D'un désir plutôt, qui garde la marque de l'inachevé : celui, au départ, de transcrire quatre paysages comme quatre saisons d'une existence. La peinture de paysage non comme impression, mais comme exil et adoption, totalement éloigné de l'œil d'un Monet pour mieux rejoindre la mémoire triste d'un Cremonini ou d'un Peter Doig. La terre est envisagée comme la dérive d'une autre terre. Le paysage devient terre promise. Mes paysages traversent tour à tour la Patagonie et le Rio de la Plata en Argentine, la Brie et la Mayenne en France, et même la campagne autour de Göteborg en Suède. Ces décors successifs d'une vie ne sont jamais que les faces cachées d'un autoportrait de l'artiste en jeune exilé.

En récréation – et presque en cachette – de la Boucherie, Cerredo imagine tout d'abord quatre formats carrés représentant le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. A chacun de ses univers traversés, il attribue un paysage emprunté au pas de ses semelles de vent : la lumière tropicale de la végétation bordant le Rio de la Plata par exemple pour l'été ou encore les labours glacés de la Brie pour l'automne. Pour l'été, Cerredo colle tout d'abord des photos pornographiques de phallus en érection, assortis de vagins féminins remplis de dents, comme autant d'arbres en fleurs vénéneux, qui célèbrent Priape et le renouveau de la terre. Sur d'autres versions, il choisit de parer ce bord de plage paradisiaque de jacarandas multicolores. Pour l'automne, sa première idée avait été de prendre directement de la boue des champs autour de sa maison de Savigny-le-Temple, et de la faire sécher. Mais il s'en est finalement abstenu, préférant rendre en pleine matière picturale les tempêtes qui agitent ce sol dur, sombre et gelé, dont la platitude désolée ne pouvait manquer de lui évoquer le « vertige horizontal » de la pampa.

La pampa invisible et mentale demeure la ligne d'horizon de tout Argentine. Cette plaine immense qui part du Brésil pour se retrouver tout au sud de l'Argentine (voire jusqu'aux

plateaux de la Meseta en Patagonie), il décide alors de lui rendre hommage lors d'une exposition à la galerie Les Singuliers, en la dessinant dans la nuit noire. Noire comme la gueule d'un loup aurait-on envie d'ajouter, si l'écrivain chilien Roberto Bolaño ne nous en empêchait : « Les nuits européennes sont peut-être noires comme la gueule d'un loup, rappelle-t-il, mais pas les nuits américaines, qui sont plutôt noires comme le vide, un endroit sans prise, un lieu aérien, pure vulnérabilité, que ce soit vers le haut ou vers le bas ». Pour incarner ce vide vulnérable, un simple trait figure le sol, et des points griffés signifient le ciel étoilé, un peu à la manière des entailles au cutter stigmatisées dans la toile par Lucio Fontana. L'espace du tableau n'est pas tout l'espace, qui est celui d'un infini. Et d'une absence, celle de l'être humain, qui est pourtant bien là, mais sous la terre. « La pampa, reprend Bolano, est un cimetière sans limites, une fidèle copie de l'éternité ». Jamais, avec aussi peu, l'artiste argentin n'a convoqué autant.

Il continue son ascèse en peignant les glaciers de Patagonie, cette Terre de Feu indienne « découverte » par Magellan au bout du monde, près du pôle Sud, et que recouvrent 350 km de champs de glace continental. Paysage réel autant que paysage rêvé, cette vision de glaciers inversés se reflétant dans l'eau ne se situe pas dans la continuité des Nymphéas, mais tente plutôt de représenter un hémisphère qui est censé avoir la tête en bas. La coulure se fait alors glissement de sens, le blanc de la glace – après celui de la nuit – devient l'impossibilité d'un vide.

Comme après la Patagonie argentine, il n'y a plus rien à voir pour le voyageur immobile, le pinceau de Cerredo, comme le paysage, s'arrête au bord du néant.